A l'Espace Arlaud, «Des seins à dessein» convoque le meilleur de la scène contemporaine romande. Pour la bonne cause, mais pas seulement

L'ART MÈNE LE COMBAT

SAMUEL SCHELLENBERG

Lausanne ▸ A chaque fois, le même constat: «Des seins à dessein», qui vient de vernir sa quatrième édition à l'Espace Arlaud, est bien plus qu'une simple exposition caritative. Au-delà de son objectif premier des plus précieux, celui de contribuer à la lutte contre le cancer du sein, l'exposition offre une prise de pouls de la jeune scène contemporaine et de sa capacité à embrasser une thématique, frontalement ou par des détours plus ou moins métaphoriques. Ainsi, dans le musée lausannois, toutes les propositions évoquent le champ lexical mammaire et cette maladie qui touche une femme sur sept.

«Je voulais une exposition puissante», souffle la commissaire Marie-Christine Gailloud-Matthieu[1], présidente de la Fondation Francine Delacrétaz, structure organisatrice de l'événement. Elle connaît la scène locale comme la poche de sa blouse blanche: la chirurgienne lausannoise, spécialisée dans la reconstruction mammaire, expose régulièrement des artistes contemporains dans son cabinet, dont certain-e-s sont d'ailleurs aux cimaises d'Arlaud. Mais sans aucune redite par rapport aux précédentes éditions de la manifestation, qui voit à chaque fois un renouvellement complet des artistes invités. Hormis la vétérane Francine Simonin, toujours de la partie – l'exception qui confirme la règle.

Julie Monot, performance avec *See Double* (2020), à l'Espace Arlaud. NICOLAS LIEBER

Jolis échos

Cette année, l'accrochage est confié à David Lemaire, directeur du Musée des beaux-arts de La Chaux-de-Fonds. Qui s'en sort très bien, dans cette bicoque sur quatre niveaux plutôt compliquée à habiter. Avec délicatesse, le curateur multiplie les échos ou contrepoints, comme lorsque la peinture murale toute en seins stylisés de Guillaume Pilet, à mi-parcours des escaliers montant au niveau supérieur, semble décontenancer le personnage féminin d'une toile de Stéphane Zaech – elle se recouvre le regard.

Au même étage, *See Double* (2020) de Julie Monot ressemble à un masque cérémoniel transformé en tapis de salle de bain, en réalité la réinterprétation de l'imagerie médicale d'un sein en coupe verticale. Lors du vernissage, l'œuvre s'est totalement transformée par la présence de deux performeuses en habit couleur chair, qui ont introduit leurs têtes dans les orbites de la figure, lui donnant quatre jambes. A l'autre bout de l'étage, deux superbes fleurs évanescentes peintes par Luc Andrié sont très peu bavardes à l'heure d'exposer leurs liens avec la thématique générale. Tout le contraire d'une série de céramiques modelées par Gaya Topow, évocation des seins autant que de la pâtisserie maison. Le médium de la terre cuite est également pratiqué par Lucie Kohler, auteure d'une série de statuettes; ou encore Vanessa Safavi, avec une réflexion sur les limites de plus en plus floues entre l'organique et le synthétique.

Toutes les œuvres évoquent le champ lexical mammaire et cette maladie qui touche une femme sur sept

Grand huit compacté

Ailleurs, l'œuvre la plus chère du parcours (35 000 francs) affiche *JOY* en dégradé acrylique – une pièce de Sylvie Fleury. Tout autour, pour 200 francs pièce, d'étonnantes *Lemniscates* (2020) en câble d'acier du Collettivo UP évoquent le signe infini autant que la poitrine. Voire des visages, grâce à l'ombre portée des spots. En face, par des phrases en bulles, Nathalie Perrin transcrit les mots de la maladie, récoltés ici et là, à suivre en cascade: «Alors j'ai tout enlevé», «Je regrette pas», «Et puis mes seins pendaient un peu aussi», «[rires]». Juste à côté, l'œuvre la plus volumineuse de l'exposition est un monte-escalier plaqué au mur par Mathias Sohr. Une sorte de grand huit compacté qui rappelle qu'Arlaud est un espace largement inaccessible pour les personnes à mobilité réduite.

Plus bas, des photos chocs d'Aimée Hoving présentent trois gamines de 8 à 10 ans, membres de sa famille, qui «jouent à avoir des nénés», comme l'écrit la photographe. La série s'appelle *50/50*, évocation du risque statistique que les jeunes protagonistes soient porteuses de la même mutation génétique que leurs mères, avec multiplication exponentielle du risque de développer plus tard un cancer du sein.

Fresque murale métaphysique

Récemment sortie de l'ECAL, Romy Colombe. K construit une cabane aussi précaire qu'accueillante, avec coussins sur lesquels on peu lire le recueil de poèmes qui complète l'œuvre. On reste dans le bâti avec Sarah Margnetti, cette fois par une fresque murale quasi métaphysique, avec stores vénitiens par lesquels des personnages guignent. Sur un autre mur du même espace, Mathias Forbach imprime une série de dessins exprimant son rapport au corps. Alors que Maëlle Gross, dans les escaliers qui mènent à l'étage inférieur, brode sur une grande toile des fragments de textes en lien avec la fertilité ou la recherche sur les cellules tumorales.

Un catalogue est offert à l'entrée, Marie-Christine Gailloud-Matthieu y tient, avec des textes accompagnant chaque œuvre, dont plus de nonante ont d'ores et déjà trouvé preneur. Les profits iront pour moitié aux artistes et pour moitié à la Fondation Francine Delacrétaz – elle a récolté plus de 400 000 francs avec les expositions précédentes, pour aider plus de 170 personnes à ce jour. I

[1] Notre portrait dans *Le Courrier* du 24 avril.

Espace Arlaud, place de la Riponne, Lausanne, jusqu'au 8 novembre, me-ve 12h-18h, sa-di 11h-17h, fondationfrancinedelacretaz.ch
Soirée de perfos le ve 2 octobre de 18h à 22h.

Verveine met du drame dans son electro

Disque ▸ La musicienne vaudoise sort un premier album de glace et de braise. Elle est sur scène ce week-end à Vevey et Genève.

Elle assume un «pathos» théâtralisé de sa voix claire et expressive, à la manière d'une Björk en plus pop, moins clivante. Ses mantras économes pétris de sentimentalisme glacé baignent dans un éther capiteux. Trame musicale de synthèse tout en nappes et geysers filtrés, cascades et ondulations numériques dans lesquels l'oreille flotte et se laisse porter. Un piano émerge, ici une percussion, là quelques cordes. Verveine, Joëlle Nicolas à la ville, publie son premier format long après deux EP façonnés depuis 2013.

La Veveysanne est de retour en Suisse au terme d'une demi-décennie trépidante à Bruxelles. Elle s'apprête à porter sur scène les morceaux de *HOTDRAMA*, composés dans la capitale belge. Vernissage ce vendredi au Rocking Chair, à Vevey. Samedi, sous les lambris de l'Alhambra genevois, concert à l'enseigne de La Bâtie avec Flèche Love. «C'est la première fois qu'une artiste m'écrit pour me dire qu'elle se réjouit de partager la scène avec moi», confie Verveine. La sororité n'est pas qu'un slogan.

On parlera d'ailleurs de solidarité féminine un peu plus tard. Mais d'abord, la musique. Son dernier concert remonte à mars, «dans un centre d'art à Gand pour vernir l'expo d'une amie, Charlotte Stuby, qui a réalisé la pochette de mon album avec Maude Gyger». *HOTDRAMA*, frappé en capitales, scande «un effet d'annonce». Verveine, masquée par un pseudo choisi très jeune et un peu au hasard, dit vouloir s'affranchir des affects ostentatoires, de l'emphase qui domine la pop. «Je viens d'une scène électronique plus dure et expérimentale où la sensation passe avant l'émotion. Mais je n'arrive pas à faire sans.» Chassez le drame et il s'instille dans le chant, que Joëlle Nicolas a pratiqué petite dans des chorales. «Dans le contexte synthétique de mes morceaux, ma voix assume la surchauffe», comme le soleil darde la banquise.

Décor planté, on se penche un peu plus avant sur «Shelter» et ses accroches langoureuses, ou «Total Control», rigueur polaire aux antipodes. «J'y parle du contrôle de l'image. Sans critiquer directement Instagram, je décris cette tyrannie de l'apparence qui, au final, ne dit rien.» L'artiste elle-même est confrontée à cette injonction à exister sur les réseaux en livrant des bribes de soi. «Je ne sais pas trop quoi montrer, je bosse mes sons en solitaire… Installer une caméra dans mon studio instaurerait une sorte de contrôle extérieur.»

On se prend à imaginer l'épisode d'une série dystopique façon *Black Mirror*, où une artiste pop sentirait l'emprise croissante d'un cyber-admirateur intrusif, en mode *stalker*… La SF, justement, c'est la tasse de thé de Verveine. Dans ses rêves électroniques, elle compose la bande-son d'un *space opera* genre *Blade Runner 2049*. *HOTDRAMA* souffle le chaud et le froid. Et si les titres accusent une certaine redondance dans la pose de la voix notamment, «Golden Hour» fait vibrer la corde sensible par l'épure chambriste d'un quatuor à cordes (apport signé Christophe Calpini) et une Verveine à fleur de peau.

Parmi les thèmes qui l'inspirent, la tyrannie de l'apparence sur les réseaux sociaux. JADE VARIDEL

Comme La Colère, avec qui on s'entretenait récemment, Verveine incarne une musique électronique «au féminin», maîtrisée de la composition à la réalisation sonore en passant par l'interprétation vocale et multi-instrumentale. Sans schématiser, un signe des temps tout de même? «Ce n'est pas un hasard si les femmes s'emparent de la musique électronique. Elles n'ont pas été éduquées pour sociabiliser collectivement, à l'image des groupes masculins. Le jour viendra où cela semblera normal, mais pour l'instant, les groupes féminins sont l'exception.» L'electro comme refuge, havre de paix? «Je n'aurais pas dit cela il y a dix ans quand je cherchais à exister singulièrement, pour ma musique avant tout. Aujourd'hui, je me sens portée par cette vague. Et j'aimerais beaucoup collaborer avec d'autres femmes.» **RODERIC MOUNIR**

Verveine, *HOTDRAMA*, VRVN Records.
En concert ce vendredi avec Casanora au RKC (Vevey), samedi avec Flèche Love à l'Alhambra (Festival de La Bâtie, Genève).
Ecoute et téléchargement sur verveine.bandcamp.com